

• 16 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE •

KATE
MORTON

LES OMBRES D'ADELAIDE HILLS



NOUVEAUTÉ

Le roman que vous n'oublierez jamais

Les ombres
d'Adelaide Hills

DE LA MÊME AUTRICE

Les Brumes de Riverton, Presses de la Cité, 2007.

Le Jardin des secrets, Presses de la Cité, 2009.

Les Heures lointaines, Presses de la Cité, 2011 ; J'ai lu, 2023.

La Scène des souvenirs, Presses de la Cité, 2013 ; J'ai lu, 2023.

L'Enfant du lac, Presses de la Cité, 2015.

La Prisonnière du temps, Presses de la Cité, 2019.

KATE MORTON

Les ombres d'Adelaide Hills

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Laurent Bury



TITRE ORIGINAL
Homecoming

© Kate Morton, 2023
Tous droits réservés

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille

Prologue

*Adelaide Hills, Australie-Méridionale,
1^{er} janvier 1959*

Et bien sûr, ils allaient donner un déjeuner pour fêter le Nouvel An. Pas grand-chose, rien que la famille, mais Thomas exigerait tout le décorum. Impensable de faire autrement : les Turner étaient très à cheval sur la tradition, et avec Nora et Richard qui viendraient de Sydney pour l'occasion, ils seraient obligés de mettre les petits plats dans les grands.

Cette année, Isabel avait décidé de s'installer dans une autre partie du jardin. D'habitude, le repas avait lieu sous le noyer de la pelouse est, mais aujourd'hui, elle avait été attirée par le carré d'herbe à l'ombre du cèdre de Mr Wentworth. Elle l'avait traversée alors qu'elle cueillait des fleurs pour la table et elle avait été frappée par la jolie vue que l'on avait vers les montagnes, à l'ouest. *Oui*, avait-elle songé. *Ce sera parfait*. L'irruption de cette idée

avait quelque chose d'enivrant, tout comme la facilité avec laquelle la décision avait été prise.

Elle se dit que cela faisait partie de ses bonnes résolutions : elle voulait aborder l'année 1959 d'un œil neuf, avec d'autres attentes ; mais une petite voix intérieure se demandait si elle n'était pas un tant soit peu en train de torturer son mari par cette soudaine infraction au protocole. Depuis qu'ils avaient découvert la photographie sépia de Mr Wentworth et de ses amis, ces hommes du XIX^e siècle, tous aussi barbus que lui, étendus sur d'élégantes chaises longues en bois sur la pelouse est, Thomas était inflexible : c'était là l'endroit préférable pour recevoir.

Isabel ne savait pas exactement quand elle avait commencé à éprouver un plaisir coupable à faire apparaître cette petite ride de contrariété entre les sourcils de son mari.

Un coup de vent menaça de lui arracher des mains la guirlande de fanions, et elle dut s'accrocher davantage au dernier barreau de l'échelle. Elle était allée la chercher ce matin dans la cabane à outils, et elle avait aimé se débattre sous son poids. Lorsqu'elle était arrivée tout en haut, un souvenir d'enfance lui était revenu : une excursion à Hampstead Heath avec son père et sa mère, au cours de laquelle elle avait escaladé un des séquoias géants et regardé vers Londres, au sud. « Je vois la cathédrale Saint-Paul ! » avait-elle crié à ses parents en repérant le dôme bien connu à travers la brume. « Ne tombe pas », avait répliqué son père.

C'est à cet instant précis qu'Isabel avait ressenti le désir de se lâcher, par pur esprit de contradiction. Et cela lui avait coupé le souffle.

Une nuée de cacatoès s'envola de la cime du plus épais des banksias, dans un grand battement d'ailes roses et grises, et Isabel se pétrifia. Quelqu'un était là. Elle avait toujours été très douée pour déceler le danger. « Tu ne dois pas avoir la conscience tranquille », lui disait toujours Thomas, au début de leur relation, à Londres, alors qu'ils étaient encore fous amoureux. « Pas du tout, c'est juste que j'ai un flair exceptionnel », répondait-elle.

Isabel resta immobile en haut de l'échelle et tendit l'oreille.

— Là, regarde, dit une voix dans un murmure théâtral. Dépêche-toi, tue-le avec le bâton.

— Je ne peux pas !

— Tu peux, et tu dois, tu as juré.

Ce n'étaient que les enfants, Matilda et John ! Isabel en fut aussitôt soulagée. Néanmoins, elle garda le silence pour ne pas trahir sa présence.

— Tu lui écrases la tête et c'est fini, intervint Evie, neuf ans, sa benjamine.

— Je ne peux pas.

— Oh, John, s'énerma Matilda, quatorze ans mais adulte comme à vingt-quatre. Donne-moi ça. Arrête d'être pénible.

Isabel comprit. Cela faisait des années qu'ils jouaient de manière intermittente à la chasse au serpent. Le jeu venait d'un livre, au départ, une anthologie de poèmes du bush que Nora leur avait envoyée ; Isabel les leur avait lus à haute voix, et les enfants avaient adoré. Comme tant

d'histoires dans ce pays, c'était un récit de mise en garde. Apparemment, il y avait une quantité impressionnante de choses à craindre ici : les serpents, les couchers de soleil, les orages, les sécheresses, les grossesses, les fièvres, les feux de brousse, les inondations, les buffles furieux, les corbeaux, les aigles et les vagabonds – ces « gibiers de potence » qui surgissaient du bush avec des envies de meurtre.

Isabel trouvait parfois accablant le nombre même des menaces de mort, mais les enfants étaient de vrais petits Australiens, ce genre de récit les comblait, et ils se livraient au jeu avec bonheur – c'était l'une des rares activités qui les réunissaient malgré leurs différences d'âge et de goûts.

— Je l'ai eu !

— Bravo.

Des rires ravis, en cascade.

— Allez, on s'en va.

Elle aimait les entendre aussi joyeux et turbulents ; malgré tout, elle retint sa respiration et attendit que le jeu les entraîne ailleurs. Parfois – même si elle n'aurait jamais osé l'avouer tout haut –, Isabel se surprenait à imaginer ce qu'il se passerait si elle pouvait les faire tous disparaître. Rien que pour un moment, bien sûr ; ils lui manqueraient terriblement si cela devait durer plus longtemps. Disons une heure, peut-être une journée – une semaine au maximum. Assez pour qu'elle ait le temps de réfléchir un peu – elle n'en avait jamais suffisamment, en tout cas pas assez

pour suivre une pensée jusqu'à sa conclusion logique.

Quand elle s'exprimait ainsi, Thomas la regardait comme si elle était folle. Il avait des idées très arrêtées sur les devoirs d'une mère. Et sur ceux d'une épouse. En Australie, les femmes mariées se retrouvaient souvent seules à devoir affronter les serpents, les incendies et les chiens errants, semble-t-il. Thomas avait le regard pétillant, lointain, lorsqu'il développait ce sujet, la fascination du romantique sentimental pour le folklore de son pays. Il aimait à se représenter Isabel en épouse de pionnier, menant une vie dure et entretenant la flamme du foyer tandis qu'il cherchait l'aventure aux quatre coins du monde.

À une époque, cette image l'avait amusée. C'était plus drôle lorsqu'elle pouvait croire qu'il plaisantait. Mais il avait raison quand il lui rappelait qu'elle avait accepté le grand projet qu'il lui avait soumis – en fait, elle avait sauté sur l'occasion de découvrir quelque chose de différent. La guerre avait été longue et morose, et à la fin du conflit, Londres était d'une mesquinerie méprisante, insipide. Isabel était lasse. Thomas avait raison également lorsqu'il avait souligné que la vie dans leur superbe demeure n'avait rien de comparable avec celle des premiers colons. Isabel avait le téléphone, l'éclairage et l'électricité, et un verrou sur chaque porte !

Malgré tout, elle se sentait parfois bien seule, et il faisait très noir, une fois les enfants couchés. Même la lecture, qui avait longtemps été

pour elle un réconfort, commençait à lui apparaître comme une source d'isolement.

Sans lâcher l'échelle, Isabel tendit le cou afin de voir si la guirlande ne tomberait pas trop bas pour que l'on puisse dresser la table en dessous. La suspendre était une tâche plus délicate qu'elle ne l'avait imaginé. Quand Henrik s'en chargeait, cela semblait toujours si facile. Elle aurait pu – elle aurait dû – lui demander de s'en occuper, la veille, avant qu'il n'ait terminé son travail. On ne prévoyait pas de pluie ; les décorations auraient pu rester en place pendant la nuit. Mais c'était impossible. Les choses avaient changé récemment entre elle et lui, même si elle l'avait croisé dans le bureau cette après-midi-là, faisant des heures supplémentaires pendant que Thomas était à Sydney. À présent, elle se sentait embarrassée quand elle le sollicitait pour de petites corvées, gênée et comme mise à nu.

Elle allait donc devoir se débrouiller seule. Pourtant, le vent était vraiment un problème. Elle avait pris sa décision concernant la pelouse ouest avant qu'il ne se lève ; elle avait oublié que c'était le côté le plus exposé du jardin. Mais Isabel était têtue et l'avait toujours été. Un ami plein de sagesse lui avait dit un jour que les gens ne changent pas en vieillissant : ils deviennent simplement plus âgés et plus tristes. Contre le vieillissement, elle ne pouvait pas grand-chose, mais elle était résolue à ne pas se laisser abattre par la tristesse. Dieu merci, elle était très positive par nature.

Simplement, les jours venteux lui causaient une certaine agitation. Du moins, c'était le cas depuis peu. Elle était sûre de ne pas avoir toujours senti une boule au ventre. Jadis, dans une autre vie, elle avait été réputée pour ses nerfs d'acier. Désormais, elle était aussi susceptible que n'importe qui de se laisser envahir par une panique subite. L'impression de se tenir toute seule à la surface de la vie, qui semblait aussi fragile que du verre. Le contrôle de la respiration pouvait aider. Elle se demandait s'il lui fallait un remontant ou un thé. De quoi la calmer afin qu'elle puisse au moins dormir. Elle avait même envisagé de consulter un médecin, mais pas le mari de Maud McKendry, dans la grand-rue. Surtout pas.

D'une manière ou d'une autre, Isabel allait y remédier. C'était son autre bonne résolution, mais elle n'en avait pas encore parlé à quiconque. Elle se donnait une année pour reconquérir son équilibre. Trop de personnes dépendaient d'elle.

Elle aurait trente-huit ans à son prochain anniversaire. Presque quarante ! Ni son père ni sa mère n'avait vécu aussi longtemps. Voilà pourquoi, peut-être, elle était depuis peu envahie par des souvenirs de son enfance. Comme si désormais elle avait assez de recul pour voir clairement les choses à travers le vaste océan du temps. Elle se rappelait à peine l'avoir traversé.

C'était ridicule, de se sentir seule. Elle habitait cette maison depuis quatorze ans. Elle avait autour d'elle plus de membres de sa famille

qu'elle n'en avait jamais eu – Dieu sait qu'elle n'aurait pu échapper aux enfants, même si elle avait essayé. Pourtant, elle était parfois prise de terreur face à sa propre désolation, rongée par le sentiment d'avoir perdu quelque chose qu'elle ne pouvait identifier et qu'elle n'avait donc aucun espoir de retrouver.

Elle discerna un mouvement dans la courbe de l'allée. Elle s'efforça de voir ce que c'était. Oui, quelqu'un s'avavançait, ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours. Un inconnu ? Un ranger remontant l'allée à cheval, tout droit sorti d'un poème de Banjo Paterson ?

C'était le facteur, comprit-elle, lorsqu'elle vit le colis enveloppé de papier brun qu'il tenait. Le jour de l'An ! Voilà ce qu'il y avait de formidable, lorsque l'on habitait une petite ville perdue dans la campagne : chacun savait qu'il devait rendre service aux autres aux heures les plus indues, mais cette visite était véritablement exceptionnelle. Une exaltation s'empara d'Isabel ; elle eut l'impression d'avoir deux mains gauches lorsqu'elle voulut attacher la guirlande afin de descendre de l'échelle pour intercepter la livraison. Elle espérait que c'était la commande qu'elle avait passée quelques semaines auparavant. Sa libération ! Elle ne s'attendait pas à ce que le paquet arrive aussi vite.

Mais c'était exaspérant. Le fil avait un nœud, et le vent emmêlait les fanions. Elle émit un juron tout bas, regardant par-dessus son épaule pour vérifier où en était le facteur.

Elle ne voulait pas que le colis soit déposé à la maison.

Lorsque le facteur atteignit le dernier virage, Isabel sut qu'elle devrait lâcher la guirlande si elle voulait avoir le temps de descendre de l'échelle. Elle hésita un instant, puis cria en agitant un bras :

— Ohé ! Je suis là-haut.

L'homme leva les yeux, surpris, et une nouvelle bourrasque obligea Isabel à se cramponner aux barreaux. Elle se rendit compte qu'elle s'était trompée. Il portait bien un paquet, mais ce n'était pas du tout le facteur.

24 décembre 1959

Par la suite, lorsqu'on l'interrogerait à ce sujet, comme cela devait se produire de nombreuses fois au cours de sa longue, très longue vie, Percy Summers répondrait sans mentir qu'il les avait crus endormis. Il faisait bien assez chaud pour ça. Pendant tout ce mois de décembre, la chaleur avait déferlé depuis l'ouest, traversant le centre désert avant de pousser vers le sud ; là, elle s'était accumulée, suspendue au-dessus d'eux et avait refusé de partir. Tous les soirs, ils écoutaient le bulletin météo à la TSF, espérant apprendre que temps allait changer ; mais le soulagement ne venait jamais. Durant les longues après-midi, les voisins discutaient par-dessus les clôtures, aveuglés par la lumière dorée quand le soleil scintillant se fondait dans l'horizon, au-delà des limites de la ville. Ils secouaient la tête et déploraient la chaleur, cette foutue chaleur,

et se demandaient, sans attendre aucune réponse, quand cela allait donc finir.

De leur côté, hauts et minces sur la pente des collines entourant leur vallée parcourue de rivières, les gommiers bleus se dressaient silencieux, leur peau marbrée luisant d'un éclat métallique. Ils étaient vieux et avaient déjà tout vu. Bien avant les maisons de pierre, de bois et de fer, avant les routes, les voitures et les clôtures, avant les vignes, les rangs de pommiers et le bétail dans les pâtures. Les gommiers avaient été là les premiers, supportant tantôt la chaleur torride, tantôt l'humidité froide de l'hiver. C'était un lieu antique, une vaste terre d'extrêmes.

Même selon les critères ordinaires, pourtant, l'été de 1959 fut chaud. Les records étaient battus selon les statistiques, et les habitants de Tambilla sentaient chaque degré supplémentaire. Meg, la femme de Percy, avait pris l'habitude de se lever à l'aube pour rentrer dans la boutique la livraison quotidienne de lait avant qu'il ne tourne ; Jimmy Riley disait que même ses oncles et tantes n'avaient pas le souvenir qu'il ait fait aussi sec ; et dans l'esprit de tous était présent le risque d'un incendie comme celui de 1955.

Le « dimanche noir », ainsi que les journaux l'avaient nommé. Les pires feux de brousse depuis la naissance de la colonie. Quatre ans auparavant, un 2 janvier, le jour s'était levé, lourd d'un désastre qui se préparait. Une tempête de sable était née pendant la nuit dans les plaines sèches du nord ; des rafales de vent

brûlantes, se déplaçant à cent kilomètres-heure. Les arbres se penchaient, les feuilles s'envolaient dans les ravins ; des plaques de tôle ondulée étaient arrachées au toit des fermes. Les lignes électriques se cassaient, déclenchant des incendies un peu partout, qui s'amplifiaient et finissaient par se rencontrer pour former un gigantesque mur de feu dévorant.

D'heure en heure, la population locale avait combattu de toutes ses forces, avec des sacs mouillés, des bûches et tout ce qui lui tombait sous la main, jusqu'au moment où, par miracle, dans la soirée, il avait commencé à pleuvoir et le vent avait changé de direction – hélas, pas avant qu'une quarantaine d'exploitations aient été perdues, ainsi que la vie de deux malheureux. Depuis, on réclamait un véritable service d'intervention d'urgence, mais les décideurs en ville étaient trop lents à réagir ; cette année, confrontées à des conditions étrangement similaires, les autorités locales avaient pris la situation en main.

Jimmy Riley, qui travaillait comme traqueur d'animaux pour certains fermiers de la région, parlait de déboiser depuis des années. Pendant des millénaires, disait-il, ses ancêtres avaient procédé à de petits brûlis réguliers, réduisant la quantité de combustible quand il faisait encore frais, afin qu'il ne reste pas de quoi allumer un incendie quand la terre cuisait, que le vent de nord-ouest hurlait, et qu'il aurait suffi de la moindre étincelle pour faire naître un brasier. Percy avait l'impression que des hommes comme Jimmy Riley, qui connaissait le pays

comme sa poche, n'étaient pas écoutés autant qu'ils auraient dû l'être.

L'appel le plus récent avait été lancé la semaine précédente par Angus McNamara, près de Meadows. Depuis 1955, des années de douceur humide avaient fait croître la végétation, et le sous-bois était dense dans la forêt de Kuitpo. Un éclair égaré, une allumette tombée à terre, et tout partirait en flammes. Ils avaient défriché toute la semaine et terminé à temps pour Noël. Tant mieux, car on prévoyait des tempêtes pour le week-end, mais il y avait de grandes chances que la pluie les évite et qu'ils aient plutôt droit à des orages secs. Meg avait été tout sauf ravie quand Percy lui avait annoncé qu'il s'absenterait pendant la période la plus chargée de l'année, mais elle savait que c'était son devoir et que Percy n'était pas un tire-au-flanc. Leurs garçons avaient été enrôlés comme vendeurs à la boutique, et Meg avait admis à contrecœur que ce n'était pas mauvais de leur confier un peu de responsabilités. Percy leur avait laissé le pick-up Ford et avait sellé Blaze pour aller à Meadows.

À vrai dire, Percy préférait se déplacer à cheval. Pendant la guerre, cela lui avait fait mal au cœur lorsqu'il avait dû laisser le pick-up au garage, sur des parpaings, mais il était impossible de se procurer de l'essence – le peu qu'il y avait était réquisitionné par l'armée et les autres services essentiels –, et quand il avait pu reprendre le volant, il avait perdu l'habitude de conduire. Ils avaient gardé le véhicule pour les grosses livraisons, mais chaque fois qu'il le

pouvait, Percy montait Blaze. C'était maintenant une vieille jument, et non plus la jeune pouliche craintive qu'ils avaient eue en 1941, mais elle aimait encore galoper.

Les McNamara possédaient un important élevage du côté de Meadows, que la plupart des gens appelaient simplement « la Station ». La maison était longue et plate, avec une grande véranda qui en faisait tout le tour et un auvent pentu en fer pour tenir la chaleur à distance. On avait proposé à Percy de dormir dans l'étable, mais il avait été trop content de coucher à la belle étoile. Il n'avait plus guère l'occasion de camper, entre la boutique qui les occupait beaucoup et les garçons qui grandissaient. Seize et quatorze ans, maintenant, tous les deux plus grands que leur père, et des chaussures deux pointures au-dessus de lui ; tous les deux préféraient passer du temps avec leurs amis plutôt que d'aller camper avec le paternel. Percy ne leur reprochait pas leur indépendance, mais ses garçons lui manquaient. Certains de ses meilleurs souvenirs dataient des soirées autour d'un feu, où ils se racontaient des histoires et se faisaient rire, où ils comptaient les étoiles dans le ciel, et où il leur apprenait des choses utiles, comme l'art de trouver de l'eau claire et de capturer de quoi se nourrir.

Il allait leur offrir à chacun une canne à pêche neuve pour Noël. Meg l'avait accusé d'extravagance lorsqu'il avait rapporté ces cadeaux de la ville, mais elle l'avait dit avec un sourire. Elle le savait, il cherchait de quoi

amortir le terrible coup qu'avait représenté la perte de leur vieux chien Buddy au printemps. Percy avait justifié cette dépense en rappelant à sa femme que Marcus, en particulier, était en train de devenir un excellent pêcheur ; il pourrait faire pire que de s'y adonner à temps complet. Kurt, l'aîné, partirait pour l'université quand il aurait terminé le lycée. Il serait le premier de la famille à entreprendre des études supérieures, et même si Percy tâchait de ne pas trop monter en épingle ses brillants résultats scolaires, surtout devant Marcus, il en était extrêmement fier, et Meg aussi. Malgré son idylle en cours avec Matilda Turner, Kurt avait réussi à maintenir son niveau. Percy aurait voulu que sa propre mère soit encore en vie pour lire les appréciations des professeurs de Kurt.

La chaleur crépitait dans les broussailles et les brindilles sèches comme des os craquaient sous les sabots de Blaze. Ils avaient quitté la Station dès l'aube et avaient cheminé sans s'arrêter. Percy dirigeait la vieille jument sur la piste, selon un rythme lent et régulier, s'en tenant à l'ombre pommelée partout où il le pouvait. Devant lui s'étendait Hahndorf ; dans peu de temps, il serait de retour chez lui.

Le dos chauffé par le soleil de la journée, le vrombissement monotone d'insectes invisibles résonnant dans ses oreilles, Percy avait été envahi par la somnolence. L'air sec de l'été ravivait des souvenirs d'enfance. Il était couché dans son lit, dans la petite chambre à l'arrière

de la maison qu'il partageait avec son père et sa mère, tendant l'oreille pour saisir les bruits extérieurs, fermant les yeux pour mieux se projeter dans cette vie qui se déroulait de l'autre côté de la fenêtre.

Percy avait passé la majeure partie de sa douzième année dans cette chambre. Rester cloué au lit n'avait pas été facile pour un garçon habitué à vagabonder librement. Il entendait ses amis dans la rue, crier, rire et plaisanter en tapant dans un ballon, et il aurait voulu les rejoindre, sentir le sang palpiter dans ses jambes, son cœur frappant contre sa cage thoracique. Il s'était senti se ratatiner, se dissiper en fumée.

Mais sa mère était de solide souche anglicane et n'était pas du genre à laisser son fils s'apitoyer sur son sort. « Peu importe que ton corps soit bloqué ici, avait-elle dit de son ton décidé qui ne tolérait pas les bêtises. Il y a d'autres façons de voyager. »

Elle avait commencé par un livre pour enfants, qui parlait d'un koala muni d'une canne, d'un marin et d'un pingouin, et d'un gâteau qui se reformait par magie chaque fois qu'on en mangeait une part. Ç'avait été une révélation : même tout petit, personne n'avait jamais lu d'histoires à Percy. Il avait vu des livres sur le bureau de son maître à l'école, mais – peut-être influencé par son père – il avait supposé que c'étaient des instruments de punition et de travail. Il n'avait pas deviné qu'entre leurs couvertures l'attendaient des

univers entiers, remplis d'êtres, de lieux, de plaisanteries et d'humour.

Quand Percy avait entendu assez souvent ces récits pour être capable de les réciter à voix basse, il avait osé demander à sa mère s'il en existait d'autres. Elle était restée muette et il avait d'abord cru avoir violé une limite invisible ; les histoires allaient disparaître, et il se retrouverait à nouveau seul, avec son corps brisé pour seule compagnie. Mais sa mère avait alors murmuré : « Peut-être que... », et était partie dans la remise au fond du jardin, là où son père n'allait pas.

Chose extraordinaire, s'il n'avait pas été atteint par la polio, il n'aurait peut-être jamais rencontré Jane Austen. « Ma préférée, avait chuchoté sa mère comme on avoue un secret. Du temps où je ne connaissais pas encore ton père. » Elle n'avait pas le temps de lui lire les romans – « La ville entière va mourir de faim si je ne suis pas là pour leur vendre du lait et des œufs ! » –, mais elle les lui avait placés entre les mains, avec un hochement de tête silencieux et sérieux. Percy avait compris. Dorénavant, ils seraient unis par le même complot.

Il avait fallu du temps pour que Percy s'habitue à cette langue. Certains mots étaient nouveaux pour lui, mais il n'avait rien de mieux à faire, et une fois qu'il était entré dans une histoire, revenir en arrière n'était plus possible. *Orgueil et Préjugés*, *Raison et Sentiments*, *Emma* : au départ, ces livres lui avaient semblé décrire un monde sans rapport avec le sien,

mais plus il avait lu, plus il avait reconnu les gens de sa ville dans les personnages de Jane Austen, leur fierté et leur ambition, les malentendus et les occasions manquées, les secrets et les rancunes qui couvaient. Il avait ri avec eux, et pleuré sans bruit dans son oreiller lorsqu'ils souffraient, il les avait encouragés lorsqu'ils voyaient finalement la lumière. Il en était venu à les aimer, il s'en rendait compte ; il s'intéressait au sort de ces créatures, imaginées par une romancière dont il était bien loin, avec une affection aussi entière que pour ses parents et ses meilleurs amis.

Lorsqu'il eut épuisé la petite réserve de livres que sa mère conservait dans sa caisse secrète de la remise, Percy la convainquit d'en emprunter de nouveaux pour lui, trois à la fois, à la bibliothèque itinérante. Il lisait le dos tourné à la porte, prêt à dissimuler le roman illicite sous les draps dès que le pas d'un homme résonnait dans le couloir. Chaque soir après le travail, son père montait au chevet de Percy ; impuissant devant la maladie, ce grand gaillard contrarié fronçait les sourcils lorsqu'il demandait à son fils s'il se sentait mieux, faisant des vœux silencieux pour le rétablissement des jambes inutiles de son fils.

Tous ces vœux avaient peut-être été exaucés, car Percy avait eu de la chance. Il ne valait plus grand-chose au football, et il était devenu trop lent pour le cricket, mais à l'aide d'une paire d'attelles, il avait lentement recouvré l'usage de ses membres et, au cours des années suivantes, un observateur extérieur aurait eu du

mal à deviner que ce garçon qui se proposait comme arbitre était moins apte physiquement que les autres.

Percy n'avait pas renoncé à ses lectures, toutefois il ne s'en vantait auprès de personne. Fiction, documents et, à mesure qu'il vieillissait et que l'évolution de ses sentiments le rendait étranger à lui-même, poésie. Il dévora Emily Dickinson, fut étonné par Wordsworth et trouva un ami en la personne de Keats. Et comment T.S. Eliot, cet homme né en Amérique et ayant vécu à Londres – ville historique, anglaise et inconnue, ville mystérieuse aux pierres grises –, pouvait-il regarder dans le cœur même de Percy et y voir aussi clairement ses propres réflexions sur le temps, la mémoire et ce que signifiait être un individu en ce monde ?

Ces pensées, il les gardait pour lui. Son secret n'avait rien de coupable, non, mais il savait déjà que les autres garçons de Tambilla ne partageaient pas son intérêt. Même Meg l'avait regardé d'un air incertain quand il s'était risqué, alors qu'il lui faisait la cour, à lui demander quel était son livre préféré. Elle avait hésité avant de répondre : « Eh bien, la Bible, évidemment. » À l'époque, il avait considéré que cette réponse était motivée par la piété, ce qui était inattendu, et un peu étonnant après certaines des autres choses qu'ils s'étaient dites. Par la suite, cependant, au bout d'un an ou deux de vie conjugale, il était revenu sur le sujet. Elle avait paru embarrassée, puis avait éclaté de rire : « Je croyais que tu t'assurais de ma vertu, je n'ai pas voulu te décevoir. »

Comme Blaze était couverte de sueur, Percy s'arrêta à l'abreuvoir de la grand-rue de Hahndorf pour qu'elle puisse boire et se reposer. Il quitta sa monture et attacha les rênes à un pilier.

Il était quinze heures passées, la rue était ombragée, grâce aux centaines de marronniers, d'ormes et de platanes immenses plantés de part et d'autre plus d'un demi-siècle auparavant. Certains commerces étaient encore ouverts, et Percy fut attiré par la vitrine d'un atelier de tourneur sur bois, où quelques éta-gères présentaient un assortiment d'objets faits main : bols et ustensiles, quelques sculptures décoratives.

Percy entra.

— Vous avez un petit roitelet, dit-il à la jeune fille qui se trouvait derrière le comptoir. Je pourrais le voir de plus près ?

Il fut surpris par le son de sa propre voix, car c'était la première fois de la journée qu'il parlait à quelqu'un.

La jeune fille alla chercher la miniature en question et la rapporta à Percy.

Il retourna l'objet dans tous les sens, émerveillé. Il le tint à la lumière, admirant la fragilité du cou de l'oiseau, les plumes écartées de sa queue. Le travail était beau, la ressemblance remarquable.

— C'est pour offrir ? demanda la jeune fille.

Il reposa la sculpture sur le comptoir en hochant la tête.

— Elle fait collection.

La vendeuse proposa d'emballer le roitelet. Il lui restait un petit morceau de joli papier et un bout de ruban argenté dans l'arrière-boutique où elle préparait ses propres cadeaux, expliqua-t-elle.

— Demain, tout ça ne servira plus à grand-chose, pas vrai ?

Après avoir payé, Percy glissa le minuscule paquet dans sa poche et souhaita un joyeux Noël à la vendeuse.

— À vous aussi, monsieur Summers. Et transmettez mon bonjour à Mrs Summers. (Il dut avoir l'air étonné, car elle éclata de rire.) Nous étions ensemble à l'Alliance des femmes d'Australie. Mrs Summers va adorer ce petit roitelet. Elle m'a dit un jour qu'elle aimait particulièrement les oiseaux, depuis qu'elle est toute petite.

Percy ne pouvait se rappeler la première fois qu'il avait posé les yeux sur Meg. En fait, elle avait toujours été là. Pendant longtemps, elle n'avait été qu'un des enfants plus jeunes formant la bande qui se réunissait dans les pâtures poussiéreuses ou au bord de la rivière après la pluie, à la recherche d'amusement. C'était une petite souillon, mais il ne l'avait pas mal jugée pour autant ; ils n'étaient tous que des gosses de la campagne, qui perdaient rarement leur temps à se laver, sauf pour l'église le dimanche, et encore, même là, sous la menace d'une raclée promise par leur mère.

Mais il l'avait rencontrée un jour où il traînait près de la mine de cuivre abandonnée,

pas loin de là où passaient les trains allant de Balhannah à Mount Pleasant. Il se réfugiait là-bas lorsqu'il voulait échapper au désir que son père avait de « l'endurcir un peu ». Elle était assise sur le rebord de fenêtre de l'ancienne maison du broyeur de pierre, la figure maculée de larmes, de morve et de saleté. À l'époque, il s'était demandé comment elle avait bien pu arriver là, une fille aussi chétive. Plus tard, lorsqu'il l'avait mieux connue, il avait compris que ce visage angélique cachait une implacable volonté de survie.

Percy l'avait hélée pour savoir ce qui n'allait pas, et elle avait d'abord refusé de lui parler. Il n'avait pas insisté ; il avait simplement vaqué à ses occupations, lisant un moment à l'ombre de la grande cheminée avant de se dégourdir les jambes, puis scrutant les hautes herbes à piquants, à la recherche de pierres plates pour faire des ricochets sur le lac. Il sentait qu'elle l'observait, mais il n'avait plus tenté de lier conversation. Ce qu'il faisait devait sembler amusant pourtant, car, sans un mot, elle était apparue à côté de lui et s'était mise à chercher des pierres pour elle aussi.

Ce jour-là, ils lancèrent des galets dans un silence amical, seulement brisé de temps à autre lorsqu'il émettait un sifflement d'approbation après qu'elle avait réussi une série de ricochets. À l'heure du déjeuner, il coupa en deux son sandwich pour lui en donner la moitié. Ils mangèrent sans rien dire, à part les informations qu'il lui fournissait lorsqu'il repérait un oiseau intéressant.

— Un martin-chasseur sacré, dit-il en désignant le volatile qui enflait la poitrine sur la branche la plus basse d'un pin.

— Non, c'est un kookaburra.

Il secoua la tête.

— Même famille, mais tu vois, ses plumes plus foncées sont bleu turquoise. Regarde, il va se précipiter dès qu'il apercevra un lézard ou un scarabée qui lui plaît, et tu verras comme elles brillent au soleil.

— Et celui-là, c'est quoi ?

— Un barbe-rouge.

— Et l'autre, là-bas ?

Percy repéra l'oiseau noir et blanc, au bec jaune vif.

— Un bruyant. Tu ne le reconnais pas ? Il n'arrête pas de crier.

— Et celui-ci ?

La fillette désigna un petit oiseau au poitrail d'un bleu magnifique, dont les longues plumes de queue se retroussaient vers le ciel.

— C'est un roitelet bleu. Un roitelet bleu superbe, pour être exact.

— C'est lui que je préfère.

— C'est un mâle.

— Comment tu le vois ?

— Les mâles sont plus jolis. La femelle est marron, avec juste un tout petit peu de vert sur la queue.

— Comme celui-là, là-bas ?

Percy plissa les yeux.

— Oui, comme celui-là.

— Tu en sais, des choses, commenta-t-elle.

— Quelques-unes.

Lorsqu'il fut temps de partir, il demanda à Meg si elle voulait l'accompagner. Il pouvait la ramener en ville, dit-il. La nuit tombait, et il sentait de la pluie dans l'air. Elle hésita une seconde avant de répondre qu'elle ne rentrerait pas : elle avait fui sa maison, voilà pourquoi elle était dans cet endroit perdu.

Percy se rendit compte qu'elle était toute petite ; son visage exprimait le défi, elle serrait sa poitrine entre ses bras, une part d'elle sachant pourtant qu'il la forcerait à repartir avec lui. Elle était si vulnérable qu'il éprouva soudain une profonde tristesse. Un peu de colère, aussi. Tout le monde savait que le père de Meg n'était pas avare de coups de poing quand il était furieux. La guerre ne l'avait pas épargné, la mère de Percy refusait d'en dire plus à son sujet – « Mais a-t-elle épargné un seul homme ? »

Percy savait ce qu'elle entendait par là : cette génération d'hommes avait appris que l'unique moyen d'oublier ce qu'ils avaient vu et fait, les compagnons que leur avaient pris la boue et les canons, était de boire jusqu'à l'hébétude et d'exorciser leurs cauchemars en se défoulant sur leurs proches. Percy avait plus de chance que la plupart des enfants. Son père était strict, mais pas violent. La violence aurait exigé qu'il soit présent, et il était bien trop distant pour cela.

Les premières grosses gouttes se mirent à tomber.

— Très bien, dit Percy. Mais il va faire froid ici, cette nuit.

— J'ai une couverture.

— Bravo. Et j'imagine que tu as ce qu'il te faut pour dîner ?

— J'ai apporté du pain.

Il rangea son livre dans son sac à dos.

— J'ai l'impression que tu as pensé à tout. (Il vérifia la selle de Prince, tira sur les étriers.) Mais ils ont annoncé à la radio qu'il y aurait de l'orage, cette nuit. Et un morceau de pain, ça n'est pas très nourrissant par une nuit froide et humide.

Un nuage d'incertitude obscurcit le front de la fillette.

— Tu sais, poursuivit-il, ma mère avait un ragoût sur le feu quand je suis parti ce matin. Elle le laisse cuire toute la journée, exactement comme faisait ma grand-mère, et elle en prépare toujours trop.

— Quel genre de ragoût ?

— De la potée d'agneau.

La fillette dansait d'un pied sur l'autre. Elle avait maintenant les cheveux trempés, ses nattes comme deux cordes molles sur ses épaules.

— Tu n'as pas envie de venir en manger une assiette ou deux ? Je pourrai te ramener ici après.

Elle ne s'était pas arrêtée à deux assiettes ; elle en avait mangé trois, sous les yeux ravis de la mère de Percy. Susan Summers prenait très au sérieux les obligations de la charité chrétienne, et trouver sur le pas de sa porte une enfant maigrelette un soir d'hiver était une occasion idéale. Elle avait insisté pour donner un bain à la fillette et, après avoir servi le

ragoût et fait la vaisselle, elle l'avait couchée dans le canapé, près de l'âtre, où Meg avait rapidement sombré dans un sommeil profond.

— La pauvre chérie, murmura la mère de Percy, examinant l'enfant par-dessus ses demi-lunettes. Et dire qu'elle prévoyait de passer la nuit dehors, toute seule.

— Tu vas avertir ses parents ?

— J'y suis bien forcée, répondit-elle avec un soupir anxieux. Mais avant de la laisser partir, nous aurons soin de lui indiquer qu'elle sera toujours la bienvenue ici.

Après cela, Percy résolut de veiller sur elle, et il n'eut jamais à la chercher bien longtemps. Elle se mit à passer ses après-midi dans la boutique, bavardant avec la mère de Percy, et très vite elle en vint à y travailler le week-end.

— C'est la fille que je n'ai jamais eue, disait Mrs Summers avec un sourire affectueux pour Meg, lorsqu'elle faisait ses comptes et dressait la liste des commandes. Gentille, compétente, et pas déplaisante à regarder.

Par la suite, quand l'enfant fut devenue une femme, elle déclara :

— Un de ces jours, elle fera une très bonne épouse.

Avec une idée en tête, mais sans méchanceté, l'œil sur la jambe raide de Percy, elle ajouta :

— Un garçon un peu limité dans son choix aurait de la chance de se marier avec une fille comme ça.

Hahndorf était maintenant derrière eux et ils étaient entrés en territoire familial, dans

les collines qui ondulaient jusqu'à la base du mont Lofty. Des alignements de vignes basses se doraiement au soleil de la fin d'après-midi et il flottait dans l'air chaud une légère odeur de lavande émanant de la ferme de fleurs des Kretschmer.

Blaze accéléra à l'approche de la route de la vallée de l'Onkaparinga. Les vergers de pommiers cédèrent la place aux oliveraies, et lorsqu'ils franchirent le pont de Balhannah, la jument agita sa crinière, tirant doucement vers l'eau. Percy resserra son emprise sur les rênes, la main plaquée sur le cou de sa monture.

— Je t'entends, ma vieille.

À son retour, Meg aurait un tas de missions à lui confier. Le 24 décembre au soir, il y avait toujours des commandes de dernière minute à livrer, et la messe de dix-huit heures trente dite par le révérend Lawson était non négociable. Mais dix heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté la Station, avec seulement quelques courtes pauses. Même s'il était pressé d'arriver, cela n'aurait pas été bien de priver Blaze de son bain.

Il continua vers l'ouest et, aux abords de Tambilla, il incita Blaze à quitter la route pour descendre une abrupte ravine herbeuse. Le ruisseau étroit était un affluent de l'Onkaparinga qui prenait sa source dans les contreforts du mont Lofty et serpentait à travers la vallée. La jument entra dans l'eau avec bonheur, humant les roseaux tout en avançant. Elle atteignit le point où la clôture était détachée de son piquet et Percy hésita un instant avant de lui donner

la permission. Il était désormais sur les terres des Turner, mais la maison elle-même se trouvait encore assez loin.

C'est sous le même angle qu'il avait vu cette demeure pour la première fois. Curieusement, cela faisait des années qu'il n'avait plus repensé à ce jour. Il avait treize ans, il regagnait la boutique après une livraison. La polio lui avait enlevé sa rapidité sur le terrain de cricket mais, monté sur Prince, le cheval paternel, il allait aussi vite qu'un autre. Son père avait approuvé de grand cœur – tout plutôt que de voir son fils enfermé avec un livre à la main – et il était allé jusqu'à proposer à Percy du travail après l'école.

À cheval, Percy se rendait dans tout Hahndorf, il allait jusqu'à Nairne, puis il revenait vers Balhannah et Verdun. La vallée de Piccadilly se situait un peu au-delà de sa limite, mais son père n'était pas du genre à refuser une commande, donc Percy avait simplement appris à galoper plus rapidement. Il était censé prendre l'itinéraire le plus direct, mais il chevauchait toujours à travers la campagne. Il se sentait chez lui parmi les collines, il les aimait.

Il n'y avait pratiquement pas de maisons dans Willner Road, et il n'y avait jamais de livraisons à y faire, mais il faisait un détour pour l'emprunter car il aimait le parfum des mimosas, et la route était bordée de grands buissons d'un vert argenté qui, chaque mois d'août, se couvraient de pompons jaunes. La saison était déjà avancée, mais ce jour-là,

cette année-là, il y avait encore abondance de fleurs. Percy savourait la sensation du soleil sur sa chemise et l'agréable odeur terreuse des eucalyptus, du sol et des fleurs chauffées par la lumière. Il se pencha en avant pour s'étendre sur le large dos de Prince, laissant le pas du cheval le bercer comme un bébé dans les bras de sa mère. Il parcourut ainsi une certaine distance, jusqu'à ce qu'un cri attire son attention.

Il battit des paupières face à la vaste étendue brillante du ciel, où un couple d'uraètes tournoyait paresseusement sur les courants d'air chaud. Il les suivit des yeux avant d'encourager Prince à remonter le talus, à travers la brèche de la clôture, et s'avança dans la direction des deux rapaces. Une épaisse végétation poussait au sommet de la colline au-dessus de laquelle ils volaient. Percy se demanda s'il pourrait découvrir leur nid. Il avait entendu dire que des aigles avaient été repérés près de Cudlee Creek, mais ils n'étaient pas censés s'installer aussi au sud.

Tandis que Prince progressait parmi les gommiers grêles et secs, Percy scrutait leurs plus hautes ramures. Il cherchait une plateforme de bâtons habillée de feuilles. À travers le treillage des branches devant le ciel, résolu à ne pas perdre de vue les uraètes, il n'avait pas immédiatement remarqué qu'il avait franchi une frontière invisible, vers un terrain bien différent. Les bruits alentour lui parurent tout d'un coup étouffés, la canopée plus proche.

Autour de lui, le feuillage n'était plus du tout le même, il s'en rendait compte à présent. Parmi les gommiers et les hautes herbes jaunies s'infiltrait une autre végétation, de sorte qu'aux troncs argentés se mêlaient des chênes épais, des ormes et des cèdres à l'écorce striée. Des ronces enchevêtrées jonchaient le sol et des plantes grimpantes couraient sur les troncs, s'étirant entre les arbres, si bien qu'il ne distinguait presque plus le ciel.

Dans ce monde ombragé, la température avait perdu plusieurs degrés. Les oiseaux jacassaient au-dessus de lui, zostérops et loriquets, hirondelles, méliphages et roitelets. Tout cet endroit grouillait de vie, mais il avait peu de chances d'y discerner son nid d'uraètes.

Il imposait un demi-tour à Prince pour repartir vers la ville quand son œil fut attiré par une lumière. Le soleil de l'après-midi frappait quelque chose derrière les arbres, le faisait briller comme une torche par un interstice. Intrigué, Percy incita Prince à monter la pente densément boisée. Il avait l'impression d'être le héros d'un livre. Il pensait à Mary Lennox lorsqu'elle découvre son jardin secret.

Les mûriers étaient devenus trop épais pour y passer à cheval et Percy descendit, laissant Prince à l'ombre d'un chêne au tronc massif. Il choisit une robuste badine et commença à se frayer un chemin à travers les plantes grimpantes entremêlées. Il n'était plus un petit garçon dont les jambes n'obéissaient pas toujours ; il était sire Gauvain à la recherche du Chevalier vert, Lord Byron allant se battre

en duel, Beowulf menant une armée combattre Grendel. Il était tellement focalisé sur son sabre de bois qu'il ne comprit pas tout de suite qu'il était sorti de la forêt et qu'il venait de déboucher sur ce qui avait jadis dû être le départ d'une allée.

Devant lui s'élevait moins une maison qu'un château. Deux énormes étages, aux façades percées de gigantesques fenêtres rectangulaires, une balustrade sculptée à colonnes corinthiennes, entourant son toit plat sur les quatre côtés. Il pensa aussitôt à Pemberley, s'attendant presque à voir Mr Darcy surgir par l'une des grandes portes-fenêtres, la cravache sous le bras, dévalant les marches de pierre qui s'élargissaient en une élégante courbe lorsqu'elles rejoignaient la cour de gravier où il se tenait.

Il sut alors ce qu'était cet endroit. C'était le manoir qu'avait voulu Mr Wentworth. Un caprice ridicule, disaient la plupart des gens, une demeure de pierre comme celle-là, au beau milieu de nulle part. Seul l'amour ou la folie, ou peut-être une bonne dose de chaque, avait pu bâtir, ou même concevoir pareil édifice. La région ne manquait pas de belles maisons ; depuis les premiers temps de la colonie d'Australie-Méridionale, les riches notables s'étaient emparés de terres pour y ériger leurs résidences de campagne où ils passaient l'été dans un climat plus clément. Mais cette construction-là ne ressemblait à rien de ce que Percy avait pu voir.

Mr Wentworth avait fait dessiner les plans à Londres, les artisans étaient venus d'Angleterre. Le coût avait été astronomique – quarante fois le prix de la meilleure maison d'Australie-Méridionale. « Imaginez dépenser autant d'argent, murmuraient les gens, incroyables, pour finir tout seul dans cette énorme monstruosité. »

Percy admit que la maison était énorme – impossible de prétendre le contraire –, mais il n'y voyait nullement un monstre. Au contraire, elle lui rappelait l'illustration ornant le frontispice de son livre préféré.

Après ce premier jour, il y retourna chaque fois qu'il le put. Il n'en parla pas à ses amis. Pas tout de suite. Dès qu'il y songeait, il était envahi d'un étrange sentiment possessif. La maison avait choisi de ne se montrer qu'à lui. Pourtant, ce secret dont il était seul dépositaire devint bientôt un fardeau, il se lassa d'être seul, et l'information acquit une valeur irrésistible qui eut le dessus. Il regretta de l'avoir divulguée, sitôt après la révélation. Ses amis eurent aussitôt envie de courir jusqu'à la bâtisse, pour la voir par eux-mêmes, pour y pénétrer. Lorsqu'ils cassèrent une fenêtre afin d'entrer, Percy vécut ce moment comme une blessure.

Une ou deux fois, il suivit ses camarades à l'intérieur. La plupart des meubles que Wentworth avait fait venir d'Angleterre étaient encore là, sous des housses. Un grand portrait du vieil homme était accroché dans l'escalier. Percy avait la sensation que les yeux du tableau le fixaient d'un air accusateur, l'accusant de

trahison, et il avait honte. Plus tard, lorsqu'il apprit l'histoire d'Edward Wentworth, il comprit pourquoi. La demeure avait été construite par amour, mais la jeune femme qui l'avait inspirée était morte d'insolation lors de sa traversée vers l'Australie. Mr Wentworth, qui l'attendait sur les quais d'Adelaide quand la nouvelle lui était parvenue, ne s'en était jamais remis. Il s'était enfermé pour rester seul avec son chagrin. Le manoir était devenu le sanctuaire de son cœur brisé.

Vite lassés de cette maison, les amis de Percy passèrent à d'autres aventures. Percy, lui aussi, trouva occupation ailleurs : il épousa Meg, reprit la boutique, et puis il y eut la guerre. Un jour, il apprit que la demeure avait été rachetée par un monsieur de Sydney. Un certain Turner, et une fois la guerre terminée, la rumeur circula que cet homme et son épouse anglaise allaient emménager au printemps suivant.

C'était il y a quatorze ans. Beaucoup de changements étaient survenus depuis. Le terrain avait été défriché, les vestiges du jardin de Wentworth avaient été dégagés et restaurés. Des artisans, locaux ou non, avaient été embauchés, et beaucoup d'argent avait été dépensé (à ce qui se racontait, en tout cas) pour remettre la maison en état.

Percy était allé de nombreuses fois y livrer des provisions, et lorsqu'il empruntait les courbes gracieuses de l'allée, il ne manquait jamais de s'étonner de la transformation. Parfois, lorsqu'il s'arrêtait pour laisser Blaze reprendre son souffle, tout à l'ouest de la

montée, il contemplait les parterres tracés devant la maison et admirait les pelouses verdoyantes, les murs de pierre, les pommiers et les camélias ; pendant une fraction de seconde, s'il laissait son regard se brouiller, il revoyait, comme à travers un voile, la forêt vierge que ce paysage avait été si longtemps avant l'arrivée des Turner...

Mais aujourd'hui, il ne s'approcherait pas de la maison. Son cheval n'avait aucune envie de gravir Wentworth Hill, et Percy n'en avait pas le temps. Il relâcha les rênes et laissa Blaze choisir son chemin. Il savait où elle allait. La vieille jument se dirigeait vers un endroit qu'elle affectionnait, au nord, où les berges plantées de saules s'élargissaient et où le lit du ruisseau devenait assez profond pour qu'elle y nage à son aise.

La première chose sortant de l'ordinaire qu'il remarqua, c'était le drapeau gaiement suspendu à une branche du plus grand des saules.

Percy arrêta Blaze et leva la main pour se protéger les yeux du soleil. L'image se fit plus nette. Plusieurs personnes étaient allongées sous l'arbre, comprit-il, sur des couvertures, et avec des paniers à proximité. C'était un pique-nique. Dans l'arbre, avec le drapeau, quelqu'un avait accroché une guirlande de Noël de branche en branche.

Percy fut un peu surpris. En plein été, en cette fin d'après-midi, la plupart des gens raisonnables restaient chez eux pour éviter la chaleur ; il ne s'était pas attendu à rencontrer

du monde. Tout en caressant le cou chaud de Blaze, il réfléchit. Il était entré dans une propriété privée, et même s'il savait que cela ne dérangerait personne – Mrs Turner elle-même l'avait invité à passer à travers les pâtures lorsqu'il venait les livrer –, il ne voulait pas avoir l'air d'abuser de sa gentillesse en allant plus loin que ce n'était permis. Comme tous les habitants de la ville, il avait d'abord été intimidé par Mrs Turner. De nouveaux arrivants emménageaient rarement à Tambilla, plus rarement encore au manoir Wentworth, et c'était une dame raffinée et digne, très anglaise.

Il aurait dû faire demi-tour et partir. Mais si elle se réveillait et le voyait s'enfuir, ne serait-ce pas pire encore ? N'aggraverait-il pas son cas ?

Par la suite – et il serait questionné à de nombreuses reprises au fil des jours, des semaines et des années, notamment lors des interrogatoires de police –, il dirait qu'un sixième sens l'avait informé que les choses n'étaient pas tout à fait ce qu'elles semblaient. En privé, il se demandait si c'était vrai, si la scène lui avait réellement paru étrange ou si son souvenir était influencé par ce qui avait suivi.

La seule chose dont il était sûr, c'est que, confronté à ce choix, il avait incité Blaze à continuer vers la famille Turner étendue sous le saule.

Les enfants endormis, se rappelait-il avoir pensé, ressemblaient aux gravures de la précieuse Bible familiale de sa mère, apportée par ses grands-parents lorsqu'ils avaient émigré de Liverpool. C'étaient de beaux enfants, même

le garçon, John. Aux boucles blondes, comme leur père devait en avoir eu quand il était jeune, et aux yeux d'un bleu marin saisissant – sauf la fille aînée, Matilda, le portrait craché de sa mère, avec ses cheveux noirs et ses yeux verts. Il connaissait un peu Matilda. À l'école, elle avait toujours été dans la même classe que Kurt, et dernièrement ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Elle était couchée à l'ombre, la plus près du tronc, son chapeau de paille à terre à côté d'elle. Le vent chaud agitait l'ourlet de sa jupe. Elle avait les pieds nus.

Les deux autres enfants étaient sur la couverture avec leur mère, en maillot de bain, une serviette autour de la taille comme pour se sécher. John était sur le dos, alors que la fille, Evie, était recroquevillée sur le flanc, le bras droit déployé. Percy se souvint des nombreuses fois où il avait emmené ses garçons nager, dans les rivières et les lacs d'Adelaide Hills, mais aussi sur la plage, à Port Willunga, à Goolwa et dans les autres endroits où son père l'emmenait quand il était petit, pour pêcher et ramasser les palourdes. Il ressentait presque encore la somnolence bienheureuse que causait une peau séchée au soleil après une baignade.

Un berceau en osier, à l'ancienne, pendait de la branche la plus droite du saule. Meg lui avait révélé que Mrs Turner avait enfin accouché. Un mois ou deux auparavant, alors qu'ils revenaient de l'église, elle s'était arrêtée devant le miroir du vestibule pour retirer son chapeau et se recoiffer.

— Tu sais que Mrs Turner a eu son bébé ? avait-elle crié à Percy, qui était alors dans la cuisine en train de remplir la bouilloire. Une toute petite chose au visage sérieux.

— C'est vrai ?

— Ça lui en fait quatre, maintenant, et j'aime mieux pour elle que pour moi, lui avait répondu Meg en riant. Tu connais ma devise : deux enfants pour deux parents, voilà l'idéal.

Depuis, il avait vu Mrs Turner en ville. Quelques semaines auparavant, elle portait le bébé dans ses bras, et il avait failli les renverser en sortant de la boutique. Il avait rougi, confus, mais elle lui avait souri comme si cela ne la gênait pas le moins du monde d'être piétinée.

Comme il portait un gros sac de farine à livrer, Percy n'avait pas pu soulever son chapeau pour la saluer, et il avait donc dû se contenter d'un hochement de tête.

— Madame Turner, comment allez-vous ?

— Je vais bien, merci. Nous allons très bien.

Il avait suivi son regard vers le petit visage niché dans la couverture qu'elle tenait. Deux yeux bleus l'avaient fixé, un front pâle plissé dans cette attitude de fausse sagesse que partagent tous les nouveau-nés et qu'ils perdent avec leur premier sourire.

— Minuscule, avait-il dit.

— C'est vrai, ce qu'on raconte. On oublie à quel point ils sont petits.

Meg les avait rejoints sur le trottoir et s'était mise à gazouiller devant le bébé tout en présentant à Mrs Turner des excuses compliquées.

— D'habitude il n'oublie rien, mon Percy, mais quand il se trompe, il fait toujours en sorte de se rattraper. Vous avez apprécié la pâte de poisson que je vous ai envoyée ?

— C'était délicieux, madame Summers, et vraiment, il ne fallait pas. Je venais vous voir pour m'assurer que vous ajouteriez le prix à mon compte. Je voulais vous téléphoner, mais je ne sais plus où donner de la tête, ces temps-ci.

— Ça ne m'étonne pas, avait assuré Meg en frottant du bout de son doigt la joue du bébé, avec une aisance telle que Percy s'était senti encore plus balourd par comparaison. Les enfants ont l'art de nous accaparer, n'est-ce pas ? Et c'est un très beau bébé que vous avez, une très jolie petite fille.

Une fille. Percy ignorait que Meg était au courant. Il avait examiné en hâte le visage de sa femme, cherchant un signe de chagrin, d'envie ou de tout autre sentiment notable. Mais elle souriait simplement à la petite à moitié endormie.

En voyant Mrs Turner étendue sur la couverture, Percy s'empourpra, comme s'il l'avait délibérément surprise dans cette posture. Ce groupe assemblé sous le saule avait un caractère intime, vulnérable : toute une famille plongée dans le sommeil, les restes de leur déjeuner encore épars entre eux : assiettes et gobelets, croûtes de sandwich et miettes de gâteau.

C'est alors qu'il fut frappé par l'immobilité de la scène. Cela ne semblait pas tout à fait naturel.

Il ôta son chapeau. Par la suite, il se demanderait ce qui, précisément, l'avait poussé à faire ce geste. Il avait conscience du bruit de sa propre respiration, de l'air qui entrait et ressortait de sa cage thoracique.

Quelque chose bougeait sur le poignet de la plus jeune des filles, remarqua-t-il. Il fit un pas en avant, avec précaution. C'est là qu'il vit la ligne de fourmis rampant droit à travers son corps, par-dessus son bras, et vers les reliefs du pique-nique.

Tout le reste était statique, silencieux. Aucun des dormeurs ne tressaillait. Aucun ne bâillait, aucun ne changeait de position quand la brise lui effleurait la peau. Aucune poitrine ne se soulevait ou retombait.

Il s'avança vers Mrs Turner et s'agenouilla près de sa tête. Mouillant un doigt, il le lui tint sous le nez, dans l'espoir qu'elle le rafraîchirait par son souffle. Il constata que son doigt tremblait. Il détourna les yeux vers le lointain, comme si cela allait l'aider, comme si en concentrant ses sens il pourrait la forcer à respirer.

Rien. Absolument rien.

Percy recula. Il trébucha sur le panier, sursauta en entendant les couverts et la vaisselle s'entrechoquer. Personne ne bougeait. Pas un d'entre eux ne remua un muscle.

De ses mains tremblantes, Percy renfonça son chapeau sur sa tête. Il tenta d'empêcher ses pensées de tituber, de galoper, de se télescoper. La prise de conscience, le choc, la peur – il essaya de se vider la tête de tout cela

afin de pouvoir décider de ce qu'il convenait de faire.

Blaze n'était pas loin et, sans hésiter une seconde de plus, Percy se saisit des rênes et monta en selle, pressant son cheval pour aller chercher de l'aide.

PREMIÈRE PARTIE

1

Londres, 7 décembre 2018

Chaque fois que Jess éprouvait de la colère, de la tristesse, ou quand elle n'était simplement pas dans son assiette, sans raison particulière, elle se rendait au musée Dickens, dans Doughty Street. Il y avait quelque chose de très rassurant dans le fait de savourer un thé english breakfast après avoir parcouru les salles du musée. Parfois elle écoutait l'audio-guide, qu'elle avait pourtant entendu assez de fois pour avoir mémorisé toute l'information, parce qu'elle aimait la voix du commentateur.

Elle avait découvert ce musée durant ses premiers mois à Londres. Elle avait vingt et un ans, habitait une chambre de bonne chez la tante de la mère d'une camarade de classe, et travaillait à temps partiel dans un pub miteux, près de la gare de King's Cross. Un jour, comme elle était arrivée trop tôt pour son service, elle avait décidé de se promener dans le quartier.

C'était ce qu'elle aimait le plus, marcher et admirer, se pincer tant elle était émerveillée d'être là, dans cette ville aux rues pavées de galets où l'on buvait des pintes de bière, où avaient jadis vécu des poètes, des peintres et des dramaturges, sur les bords de la Tamise, fleuve boudeur et sans âge.

Dans un esprit d'exploration et de découverte, elle s'était accordé la liberté de tourner au hasard quand elle atteignait le bout d'une rue, et c'est ainsi qu'elle s'était retrouvée dans Doughty Street. Elle avait longé une enfilade de belles maisons de brique, lorsqu'elle avait remarqué un panneau posé sur le trottoir devant le numéro 48, signalant le musée Charles-Dickens. Aussitôt elle s'était remémoré un millier d'heures de son enfance, qu'elle avait passées allongée dans le jardin de sa grand-mère à Sydney, livre en main, et elle avait bien vite monté les marches en béton et ouvert la porte noire luisante. Le temps s'était dissous ; sa présence en Angleterre, le fait d'apprendre que les noms et les lieux rencontrés dans des romans étaient *réels*, tout cela était encore neuf, et Jess avait été stupéfiée à l'idée que Dickens en personne avait autrefois traversé ces salles, mangé à cette table, stocké son vin dans cette cave.

Ce jour-là, elle était arrivée en retard au travail, ce qui lui avait valu un avertissement, suivi de près par un second, qui avait débouché sur son licenciement. Par chance, le chômage lui avait ouvert d'autres possibilités, et elle avait trouvé un nouvel emploi dans une petite

agence de voyages près de la gare Victoria, où elle devait notamment écrire des articles pour la *newsletter*. Voilà pourquoi, grâce à cette coïncidence exceptionnelle, elle avait le sentiment de devoir remercier Dickens pour ses débuts en tant que journaliste.

Sa salle préférée dans le musée changeait fréquemment, selon son humeur et les circonstances de sa vie. Ces derniers temps, elle avait passé beaucoup de temps dans le bureau. Elle aimait se tenir dans le coin, là où le bord de la table touchait la fenêtre, pour contempler la peinture inachevée de Robert William Buss représentant Dickens endormi dans son vieux fauteuil en bois, entouré des personnages qu'il avait inventés. Elle aimait à les identifier, chacun chargé des souvenirs qu'elle gardait de sa première rencontre avec eux. C'était une idée extraordinaire : les intrigues imaginées par un écrivain anglais du XIX^e siècle s'étaient entrelacées au vécu d'une petite fille grandissant bien loin de Londres, à Sydney.

Aujourd'hui, pourtant, face à cette peinture, Jess pensa qu'il y avait quelque chose de presque menaçant dans la façon dont les personnages semblaient hanter leur auteur, l'encercler, le piéger, refusant de le laisser en paix même dans son sommeil. Jess connaissait cet état d'esprit. C'est précisément ce qu'elle éprouvait depuis qu'elle avait eu sa grande idée. En fait, elle avait ressenti cela plus ou moins toute sa vie : dès qu'une idée s'annonçait, elle en devenait obsédée, elle la retournait dans tous les sens, sans s'arrêter avant

que le problème soit identifié, réglé, terminé. Elle savait par expérience que cette attitude rendait les autres fous, et on lui avait reproché de manquer de discipline, d'être indifférente, ou de manifester trop de curiosité. Cependant, nul ne pouvait nier que cette caractéristique lui était bien utile dans son travail.

La nouvelle idée lui était venue une semaine auparavant. Pour rentrer de la bibliothèque, Jess avait pris le métro, et lorsqu'elle était sortie à Hampstead, elle avait remarqué que l'un des passagers qui descendaient était une très vieille dame croulant sous le poids de deux énormes sacs de courses. Jess lui avait proposé son aide et avait fini par la raccompagner chez elle, dans l'une des maisons en brique sombre, construites au XVIII^e siècle dans Well Walk, entre le pub et Gainsborough Gardens. En chemin, et ensuite en prenant le thé avec cette dame, Jess avait appris toute l'histoire de sa nouvelle amie, et notamment le fait que sa maison avait jadis appartenu à John Keats. Et que, jeune mariée, elle avait découvert, glissée dans une fissure sous les marches de l'escalier, une lettre adressée par le poète à sa bien-aimée, Fanny Brawne.

En entendant cette anecdote extraordinaire, Jess avait songé à toutes les autres maisons devant lesquelles elle passait chaque jour. Le passé toujours présent, les épaisseurs tangibles du temps partout où l'on regardait, c'était là un aspect de Londres qu'elle trouvait extrêmement stimulant, même si elle habitait là depuis presque vingt ans. Et si elle choisissait une

rue au hasard pour interroger les habitants de chaque maison, en associant leur situation actuelle à la vie des précédents occupants et du bâtiment lui-même ? Cela montrerait que des histoires se cachent partout, et que tous ces parallèles invisibles forment, tressés ensemble, le cadre de notre vie. Tant de détails intéressants – les uns relevant de la stricte intimité, les autres plus exceptionnels – devaient se nicher entre les murs poussiéreux de la ville !

Durant le temps que Jess mit à traverser la courte distance séparant Well Walk de sa petite maison à l'ombre de New End School, elle avait ébauché mentalement toute une série de textes. Elle ouvrit la porte, ôta ses chaussures et monta tout droit dans son bureau. Une fois la nuit tombée, alors que l'écran bleu de son ordinateur projetait sa lueur sur le sol autour d'elle, le nombre d'onglets ouverts se multiplia. Lorsqu'elle se redressa, elle avait rédigé un plan détaillé, un argumentaire attractif, et une liste de rédacteurs en chef susceptibles de publier son projet.

Après l'euphorie initiale était néanmoins venue l'attente. Jess ne s'y était pas encore habituée, après tant d'années de travail à temps plein. Le dernier rédac-chef qu'elle avait contacté lui avait écrit la veille pour dire que son idée était prometteuse, mais qu'il devrait la « soumettre à sa hiérarchie » et qu'il « la recontacterait » avant le week-end. C'était aujourd'hui vendredi, et Jess était sur des charbons ardents. Elle serait incapable de se concentrer sur autre chose, et elle fit donc à

pied tout le chemin depuis Hampstead, à travers Primrose Hill et Regent's Park, afin d'arriver au musée à temps pour l'ouverture. Elle s'était vite réfugiée dans le salon de thé, où elle finissait sa thèière de darjeeling et sa part de *banana bread*. Elle comprit qu'elle avait commis le péché capital de l'auteur free-lance : mettre tout son cœur dans une idée avant d'avoir le feu vert d'un rédacteur en chef prêt à acheter et imprimer l'article achevé. Elle n'avait pas les moyens d'écrire pour son plaisir.

Les budgets de la presse diminuaient sans cesse, de petits journaux indépendants fermaient, l'information était achetée à des agences plutôt que recueillie localement. Des dizaines de journalistes avaient été licenciés et ils essayaient tous de gagner leur vie en free-lance. « C'est bien d'avoir plus de souplesse », affirmaient-ils entre eux au départ, avec un optimisme nerveux ; mais ils étaient trop nombreux et il existait trop peu de périodiques. Les lecteurs, leur déclarait-on, ne supportaient plus les articles longs, donc on réduisait à la fois le nombre de mots et la rémunération au mot. Il était devenu presque impossible de vivre du journalisme. Certains amis de Jess avaient repris des études, d'autres « faisaient une pause », d'autres encore travaillaient dans l'immobilier ou investissaient dans le bitcoin.

— Et si tu écrivais un scénario ? avait suggéré son amie Rachel, essayant d'être utile. Il paraît que ça se vend bien. Netflix, Amazon, sur Internet on lit partout qu'ils ont besoin de

contenu. Comment s'appelle le journaliste qui a écrit ce film, *Le Bûcher*...

— Tom Wolfe ? *Le Bûcher des vanités* ?

— Oui ! Voilà ! Écris un truc comme ça.

— Il n'a pas écrit le scénario, il a écrit le roman.

— Alors écris un roman. Écrire, c'est ton métier, non ?

Rachel voulait bien faire et elle n'avait certainement pas mérité le regard assassin dont Jess l'avait foudroyée. En fait, Jess connaissait plusieurs ex-journalistes qui écrivaient des livres, mais un seul avait signé un contrat avec un éditeur, et il valait mieux ne pas trop s'intéresser à sa nouvelle vie. Elle s'abstint de préciser que *Le Bûcher des vanités*, ce titre emblématique des années 1980, avait en fait d'abord paru en feuilleton, en vingt-sept épisodes dans le magazine *Rolling Stone* (vingt-sept !).

À sa table dans l'angle du salon de thé du musée, Jess versa les dernières gouttes de darjeeling dans sa tasse. Elle reposait la théière quand son attention fut attirée par un prospectus orné d'un petit portrait de Dickens. Lui ne se serait pas laissé abattre par une dépression économique mondiale. Cet homme était d'une activité infatigable : quinze romans, cinq longues nouvelles, dix enfants, d'innombrables histoires, poèmes et pièces de théâtre, des tournées internationales, sans oublier son action philanthropique qui avait transformé la société. Bien sûr, il avait aussi eu l'avantage de posséder une épouse pour joindre les

deux bouts – et aussi la sœur de son épouse, apparemment.

Jess tordit sa serviette et l'écrasa sous son couteau. En fait, elle regrettait de ne pouvoir s'immerger dans un projet à long terme, s'enfoncer dans la recherche et s'abandonner à une idée. Elle regrettait de ne pouvoir traquer des réponses et partager des histoires. Elle savait que cela paraissait prétentieux, mais elle estimait accomplir, dans ses meilleurs moments, une tâche essentielle : dire la vérité aux puissants, exiger des comptes du gouvernement et des dirigeants en braquant un projecteur au nom de ceux qui n'en avaient pas la possibilité. À l'heure des *fake news* et des théories complottistes, le journalisme d'investigation n'était-il pas plus important que jamais ? Elle n'avait pas l'ambition de changer le monde, pas vraiment ; elle aspirait simplement à faire quelque chose qui ait du sens.

« Rembourser ton prêt à la banque, ça a du sens », disait Rachel. Et quel prêt ! Rachel avait raison. Il fallait être un privilégié pour croire que son métier offrirait à la fois un sens à sa vie et de quoi payer les factures. Travailler pour son épanouissement spirituel était un luxe auquel avaient accès bien peu de gens sur cette Terre. Néanmoins, il était difficile de voir en quoi le monde avait besoin d'un nouvel article flagorneur sur la *fast fashion* ou sur les dernières tendances en matière de bar à café. Jess avait parfois l'impression de polluer la planète avec des cochonneries, aussi sûrement que si elle fabriquait des pailles en plastique.

Elle consulta à nouveau son téléphone et fronça les sourcils. Toujours rien.

Il y avait une chance qu'on la contacte par courriel, mais il avait été question d'un appel.

Elle vérifia son adresse électronique.

Elle vérifia le son de son portable.

Elle reposa son téléphone et leva les yeux lorsqu'une famille bruyante entra dans le salon de thé. Il en résulta une agitation immédiate, et il fallut un moment pour évaluer la situation : un nourrisson vagissant dans le porte-bébé que l'homme avait sur la poitrine, un petit garçon de cinq ans environ qui tirait sur le bras de la femme, un autre qui avait en tête une liste très claire de ses exigences et qui tenait à les faire entendre. Ils cherchaient une table inoccupée, se cognant aux chaises et aux murs avec leurs sacs à dos de couleur vive alors qu'ils manœuvraient dans un espace restreint.

Jess croisa le regard de la mère et reconnut un être humain à bout de forces.

— J'allais partir, signala-t-elle en désignant sa tasse vide.

Elle décida de ne pas remonter dans le musée. Elle préférait aller à la bibliothèque, et peut-être même se livrer à quelques recherches pour son article sur Well Walk. Pas pour commencer à le rédiger, il n'était pas question d'écrire quoi que ce soit, simplement pour être sûre d'être prête lorsqu'elle recevrait le fameux coup de fil.

Elle était encore en train de fouiller au fond de son sac lorsqu'elle ouvrit la porte principale du musée et sortit dans la rue. Quand les premières gouttes de pluie percutèrent son crâne,

elle eut la vision de son parapluie resté à la maison, sur la table de la cuisine. Elle contempla le ciel gris et bas, sinistre ; le temps d'arriver au métro, elle serait trempée. Elle s'apprêtait à rentrer dans le musée lorsqu'elle vit le taxi venant de Guilford Street. Un taxi était un luxe qu'elle ne pouvait guère se permettre ces temps-ci, tout ce qu'elle économisait étant destiné à rembourser son prêt, mais comme le tonnerre grommelait au loin, elle tendit le bras pour le héler. Elle se contenterait d'un seul verre de vin lorsqu'elle retrouverait Rachel pour leur rendez-vous hebdomadaire du vendredi soir. Personne ne l'avait obligée à acheter une maison dans un quartier de Londres où un verre de rosé pouvait coûter vingt livres.

Son téléphone sonna à l'instant précis où elle s'installait à l'arrière du taxi. Elle le coinça entre son menton et son oreille.

— Allô, ne quittez pas, dit-elle en se glissant sur la banquette mouillée de pluie et en posant son sac à main. À la British Library, s'il vous plaît, commanda-t-elle au chauffeur.

Elle tendit le bras pour claquer la portière, et tandis que le véhicule prenait son virage pour se diriger vers l'ouest, elle reprit son appel.

— Excusez-moi, je suis à vous.

— Jess ? Je voudrais parler à Jessica Turner-Bridges.

Jess s'obligea à garder son calme.

— C'est moi-même.

Elle se rappellerait toujours l'odeur du chauffage du taxi et le mouvement efficace des essuie-glaces. Le choc de ce coup de téléphone fut

aggravé par le fait qu'elle s'attendait à une tout autre conversation. Car ce n'était pas du tout le rédacteur en chef du magazine, mais une voix d'il y avait bien longtemps, issue d'une autre vie, lui annonçant les pires nouvelles. Celles qu'elle redoutait de recevoir depuis qu'elle avait quitté Sydney pour Londres.

2

— Mais comment est-elle tombée ? Il n'y a pas un infirmier pour s'occuper d'elle ?

Rachel était blottie parmi des coussins, à leur table habituelle, dans la pénombre, au sous-sol du bar à tapas, à l'angle de Heath Street et Church Row.

— Patrick avait pris son après-midi de congé, expliqua Jess. Il l'a laissée dans la bibliothèque, où elle était censée faire son courrier. Je ne sais pas ce qu'elle avait en tête. Elle venait de dîner. Sa chambre est juste au bout du couloir. Elle n'avait aucune raison d'aller ailleurs.

En tout cas, elle n'avait rien à faire à l'étage, près de l'escalier. C'est ce que Jess avait du mal à comprendre. Pendant tout le temps où elle avait vécu avec sa grand-mère dans la maison surplombant le port, elle ne se rappelait pas que Nora soit jamais montée au grenier. Jess n'était pas censée y aller non plus. C'était l'un des rares endroits où sa grand-mère lui avait défendu de jouer quand elle était petite, parce que les marches étaient raides et dangereuses.

Naturellement, l'interdiction n'avait servi qu'à l'attirer – Jess avait passé beaucoup de temps à se glisser sous les combles –, mais jamais Nora n'en avait franchi la porte ou manifesté la moindre envie d'y grimper elle-même. Avec une maison de la taille de Darling House, elle n'en avait pas besoin. Tous les biens de valeur, et même les objets n'en ayant aucune, avaient leur place dans une armoire, un tiroir ou un placard des pièces principales.

Jess contempla le verre de vin qu'elle gardait à la main depuis qu'elle avait rejoint Rachel. Elle avait mal choisi son jour pour limiter sa consommation d'alcool, mais en fin de compte elle n'avait pas pu faire autrement. Elle avait été si choquée par l'appel téléphonique reçu dans le taxi, si désireuse de tirer le maximum d'informations de la gouvernante de sa grand-mère – Dieu merci, Mrs Robinson avait oublié son sac et était revenue à Darling House –, qu'elle avait demandé au chauffeur de la reconduire à Hampstead. Avec les travaux à New End, il avait dû contourner West Heath Road et la course lui avait coûté un total de vingt-cinq livres.

— Je ne comprends pas pourquoi elle était là-haut. Ce n'est même pas un véritable escalier. Les marches sont raides et mal éclairées.

— Ça lui fait quel âge, maintenant ? s'enquit délicatement Rachel.

— Près de quatre-vingt-dix ans. Je sais ce que tu penses, mais elle a encore toute sa tête.

Rachel acquiesça avec gentillesse, et pourtant Jess voyait bien qu'elle n'y croyait pas

vraiment. Nora n'était pas une petite vieille qui ne tient plus sur ses jambes, qui oublie où elle va et qui monte par erreur au grenier alors qu'elle est censée traverser le couloir pour se coucher. Nora était d'une lucidité redoutable ; l'âge ne l'avait pas fatiguée le moins du monde. Elle avait fondé le groupe Nora Turner-Bridges après son divorce, à l'époque où les femmes – surtout célibataires – étaient autorisées à être secrétaires, vendeuses et pas grand-chose d'autre ; près de soixante années plus tard, elle téléphonait encore tous les jours au bureau pour le rapport d'activité.

Rachel n'avait jamais rencontré Nora, c'est ce qui ouvrait un abîme entre elles, et Jess sentit soudain une douleur dans sa poitrine, une sensation de panique qui l'isolait. Elle aurait voulu expliquer que Nora était sage, téméraire, farouchement loyale. Qu'elle avait recueilli Jess et l'avait aimée comme sa propre fille, sans jamais lui faire sentir qu'il lui pesait d'avoir à nouveau un enfant sur les bras ; auprès d'elle, Jess avait eu l'impression d'être un précieux cadeau très attendu. Une seconde chance, disait Nora, les rares fois où Jess avait vu ses yeux adopter ce regard triste et distant. Chacune avait constitué pour l'autre une seconde chance.

À une table voisine, un barbu prétentieux éclata d'un rire bruyant ; Jess se tourna vers lui et sa solitude se dissipa aussi vite qu'elle était venue. Elle dit simplement :

— Nora n'est pas comme les autres. Elle est un univers à elle seule.

— Ça me rappelle quelqu'un...

Dans son enfance, Jess avait souvent suscité ce genre de réaction, notamment de la part de Nora, qui aimait lui déclarer qu'elle était une « vraie Turner », surtout lorsqu'elle obtenait des notes excellentes à l'école, qu'elle gagnait un concours de natation ou anéantissait ses adversaires au club de discussion. À l'époque, Jess adorait cette comparaison. À présent, néanmoins, étant donné la spirale descendante qu'avait entamée sa vie, cette comparaison la mettait mal à l'aise.

— Non, répondit-elle fermement. Nora ne ressemble à personne.

Rachel posa sa main sur celle de Jess.

— Raconte-moi ce que l'hôpital t'a dit.

— Je n'ai pratiquement aucun détail. Quand j'ai eu fini avec Mrs Robinson et que j'ai appelé l'hôpital, le médecin était déjà parti et l'équipe d'infirmières venait de changer. J'avais espéré en apprendre davantage, mais l'infirmière à qui j'ai parlé savait seulement ce qui était dans le dossier de Nora : elle a fait une chute, s'est cogné la tête et fracturé le poignet, son état est stable mais elle dormait. Ils m'ont conseillé de rappeler demain matin.

— À Sydney, ça devrait bientôt être le matin.

— À vingt heures ce soir. (Jess consulta sa montre. Il lui restait une heure à tuer.) Son médecin sera de retour. Quand je lui aurai parlé, je saurai si je dois y aller.

Rachel fut surprise.

— En Australie ? Quand ?

— Demain soir. J'ai déjà réservé une place dans l'avion ; j'ai jusqu'au matin pour confirmer.

Elle ne précisa pas qu'elle n'avait pas accumulé assez de points pour s'acheter un aller-retour.

— Tu vas rater la remise du prix.

— Je sais.

— Mais on t'a déjà acheté la robe de la revanche !

— Hélas, ça devra attendre une autre occasion. Si Nora a besoin de moi... elle n'a personne d'autre.

— Ta mère ?

— Je t'en prie.

Jess roula des yeux.

— Tu es sûre que tu ne prévois pas de partir *pour rater* la remise du prix ?

— Absolument.

Rachel but une gorgée de vin, son regard s'égarant délibérément derrière l'épaule de Jess.

— Tu fais vraiment fausse route. Je t'assure que tout va bien de ce côté-là.

— Et si le médecin dit que ta grand-mère est en pleine forme, tu pourrais t'accorder quelques jours de répit. L'un n'empêche pas l'autre. Tu assistes à la remise des prix, tu portes cette robe incroyable, tu montres à Monsieur Papa que tout va très bien pour toi, et tu fais un effet bœuf sur tous les rédacteurs que tu croises. Ensuite, tu prends ton avion, victorieuse, mardi à la première heure. Tu seras chez toi pour Noël.

— Peut-être, murmura Jess, plus pour apaiser son amie que parce qu'elle l'envisageait réellement.

En vérité, dès qu'elle s'était permis d'imaginer qu'elle manquerait la remise des prix, un profond soulagement s'était emparé d'elle. Elle n'était plus amoureuse de Matt, et cela lui serait bien égal de le revoir. Elle l'avait rencontré deux ou trois fois depuis qu'ils avaient rompu, et même une fois avec Maxine, sa rivale. Ils se comportaient tous les trois en adultes, mais il y avait des limites.

— Je vais y réfléchir.

— Bien, approuva Rachel en se levant. Maintenant, finis ton verre, pour l'amour du ciel, qu'on puisse t'en commander un autre quand je reviens.

Le regard de Jess suivit Rachel alors qu'elle se rendait aux toilettes, puis se posa sur un groupe de personnes d'une dizaine d'années plus jeunes qu'elle. Leur visage brillait de cet éclat qu'on acquiert lorsqu'on se trouve avec des amis dans une salle bondée, quand il y a à manger et à boire, un vendredi soir, dans la plus grande ville de la planète, avec assez d'argent en poche et rien d'autre que le week-end en perspective.

Un jeune homme séduisant assis au bout de la table dit quelque chose qui fit rire les autres, et sa voisine sourit en haussant un sourcil, d'un air de propriétaire révélant qu'elle était sa compagne. Le spectre de dîners passés vint hanter Jess. Elle et Matt formaient une sorte de duo comique, à une époque. Elle se souvenait d'un numéro particulièrement amusant qu'ils interprétaient, en général quand un membre de leur cercle d'amis sacrifiait au désir d'enfant.

Jess évoquait les pressions de son emploi et Matt renchérisait, ajoutant avec un sourire narquois qu'il n'était pas fait pour être mère. Et tout le monde éclatait de rire.

Mais les rires s'étaient retournés contre eux. Enfin, contre elle. Car aujourd'hui elle n'avait ni emploi, ni compagnon, ni enfant, alors que Matt avait une jeune épouse, une charmante petite fille de cinq mois, et exprimait le zèle d'un nouveau converti aux merveilles de la paternité. Par ailleurs, il s'était vu confier une rubrique dans le *Daily Mail*, après le succès stupéfiant d'un article écrit après la naissance du bébé. La rubrique s'intitulait « Monsieur Papa à Londres », et une rumeur prétendait qu'il allait en tirer un livre.

Elle but une grande rasade de vin et se maudit d'être incapable de la savourer. Le barbu à la table d'à côté éclata de rire à nouveau, et comme le plafond voûté répercutait le son, Jess éprouva une soudaine envie de le gifler.

Elle fut sauvée de cette pulsion par Rachel, qui revenait en se faufilant entre les tables.

— À propos de rédac-chefs, dit-elle alors qu'elle se rasseyait, il y a du nouveau pour Well Walk ?

Jess pensait ne pas avoir hésité, mais sa réponse avait dû tarder, car Rachel enchaîna avec :

— Il a refusé ? Mais merde, qu'est-ce qu'il a ? Il t'a dit pourquoi ?

— Il n'a pas envie d'une série. Il cherche des articles plus « immédiats », moins « historiques ».

Le rédacteur lui avait téléphoné peu après Mrs Robinson, alors que Jess cherchait dans toutes ses poches de quoi payer le taxi et lui verser un pourboire.

— Je ne parle pas la langue des journalistes. Qu'est-ce que ça signifie, « immédiat » ?

— Personnel. Il voudrait que je parle de mon point de vue à moi.

— Eh bien, alors, écris l'histoire de ta maison à toi. Elle n'est pas toute neuve, elle a bien un siècle.

— Pourquoi pas. Mais je crois que c'est un des aspects qui ne lui plaisaient pas. Il a dit que les gens ne lisent pas son magazine pour suivre un cours d'histoire. Ils veulent voir leurs propres sentiments, leur propre vécu reflété dans la vie d'un auteur. Un article doit être « essentiel ».

— Ouh là... Laisse-moi te commander un deuxième verre.

— Non, ça ira.

Dernièrement, toutes les conversations qu'elle avait avec Rachel semblaient se focaliser sur une déception ou un échec dans son existence. Elle ne savait pas trop quand elle était devenue ainsi, depuis quand elle avait tant besoin d'être rassurée. Elle avait le sentiment d'être une inconnue à ses propres yeux.

— Comment ça ? Je t'invite.

Jess sourit pour la remercier.

— Il faut vraiment que je m'en aille. Je veux appeler l'hôpital à l'heure dite, et parler au médecin avant qu'il commence sa tournée.

Rachel hochait la tête.

— Je suppose que je devrais rentrer, moi aussi. Mes responsabilités, tout ça. J'ai beau supplier la nounou de venir habiter chez nous, elle insiste pour regagner tous les soirs la tranquillité de sa maison.

Elles réglèrent la note, puis remirent leur manteau et leur écharpe en bas des marches, enfilant gants et bonnet alors qu'elles émergeaient dans la rue froide. La météo prévoyait des températures négatives, mais jusque-là il n'y avait eu que de la neige fondue, visible uniquement à la lueur des réverbères. Rachel serra Jess dans ses bras, la regardant d'un air sérieux.

— Appelle-moi dès que tu auras des nouvelles de Nora. Et si tu retournes en Australie, dis-moi si je peux faire quelque chose pour toi en ton absence. Arroser tes plantes, vérifier que tu n'as pas été cambriolée, jouer de ton piano...

Elle sourit, l'embrassa sur la joue, puis partit dans Church Row en direction de l'église Saint-John. Jess attendit une minute que son amie ait traversé la rue et tourné à l'angle de Holly Walk, marchant à pas pressés vers sa maison, à mi-chemin de la colline, remplie de bruit, de jouets et de son banquier de mari, joyeux mais perpétuellement fatigué.

Jess circula entre les voitures qui roulaient lentement dans Heath Street et s'engagea dans Perrin's Lane. Les décorations de Noël étaient allumées, des guirlandes de minuscules ampoules dorées zigzaguaient à travers l'étroite ruelle pavée. Elle avait toujours l'impression que la ville se révélait dans toute sa splendeur

à cette période de l'année. Ce soir, elle était plus que jamais sensible à la beauté des maisons de guingois et des briques couvertes de lierre, des lanternes suspendues aux murs des bâtisses rachetées par de riches propriétaires, à la lumière jaune émanant de derrière les rideaux. Cette beauté la cernait de tous côtés et, alors qu'elle avait autrefois eu la sensation d'en avoir sa part, elle occupait maintenant la position d'une observatrice extérieure.

Son téléphone se mit à vibrer alors qu'elle passait devant la librairie Waterstones.

C'était un message de Rachel :

Je sais ce que tu devrais écrire !

...

Quelque chose qui parle à tout le monde !

Encore des points de suspension, clignotant assez longtemps pour que le suspense surprenne Jess en plein passage piétons, au moment où elle tournait dans Flask Walk.

Le message arriva quand elle se trouvait devant la vitrine illuminée de Judy Green's Garden Store, la boutique de cadeaux :

Si tu repars en Australie, raconte ton retour. Raconte ce qu'on ressent quand on rentre au pays après si longtemps.

Aéroport de Heathrow, 8 décembre 2018

Le vol Qantas pour l'Australie décollait en fin de soirée et Jess avait quitté Hampstead avec plusieurs heures d'avance ; en partie parce qu'elle devait prendre le train et redoutait les incidents, mais aussi parce que, une fois les valises faites et la maison rangée, elle avait eu l'impression d'y être une invitée qui s'est incrustée trop longtemps. Le voyage en train s'était déroulé sans heurts ; arrivée beaucoup trop tôt, elle s'était attablée dans le Prêt-à-Manger à côté de la douane, afin de pouvoir grignoter un morceau avant toutes les formalités. Elle préférait rester de ce côté-ci, où les voyageurs et leur famille étaient encore ensemble. Elle aimait deviner les liens qui les unissaient et le but de leur déplacement, la destination et la durée de leur séjour.

Elle avait observé un groupe de trois personnes à la table voisine et continua à les

espionner alors qu'elles se dirigeaient vers les contrôles de sécurité. La jeune femme portant un sac à dos était clairement celle qui s'en allait : elle marchait plus vite que le couple âgé, avec ardeur et énergie. Elle s'arrêta à quelques mètres de la porte et ils s'embrassèrent ; quelques mots de plus furent échangés, à propos du sac à dos, et ils rirent tous ensemble. Nouvelles embrassades, puis la jeune fille poursuivit seule son chemin. Elle adressa un petit signe à ceux qui étaient probablement ses parents, un sourire radieux, puis partit sans plus se retourner.

Jess avait été cette jeune fille, vingt ans auparavant. Elle connaissait l'excitation que l'on ressent une fois franchie la douane : le goût de la liberté qu'on découvre pour la première fois, l'exaltation à l'idée d'être enfin aux commandes de son propre destin.

C'est Nora qui l'avait accompagnée à l'aéroport de Sydney, pour ce qui, dans leur esprit à toutes les deux, ne devait être qu'une année sabbatique. Jess avait un nouveau portefeuille, cadeau de sa grand-mère, où elle avait rangé sa carte d'embarquement, des chèques de voyage, l'adresse de son hébergement à Holborn, et un itinéraire de vol imprimé avec une date de retour douze mois plus tard. Nora et elle avaient attendu ensemble près du café, à la porte des départs internationaux, Jess trop nerveuse et excitée pour boire davantage que quelques gorgées de son cappuccino, Nora faisant la conversation à elle seule, bavardant gaiement à propos de diverses personnes de

leur connaissance. C'est seulement quand le panneau des départs s'était mis à jour pour faire apparaître le vol de Jess, à destination de Londres via Singapour, que Nora s'était trouvé à court de choses à raconter.

Jess vérifia ses papiers une dernière fois et dit :

— Je pense que je dois y aller.

— Ce ne serait pas la meilleure façon de démarrer ta grande aventure si tu ratais ton vol, acquiesça Nora.

Elles marchèrent ensemble jusqu'à la porte d'embarquement et s'embrassèrent. Jess fut alors saisie d'une soudaine envie de déclarer à sa grand-mère que c'était une terrible erreur, que bien sûr elle n'avait aucune envie d'aller jusqu'à Londres où elle ne connaissait personne ; elle voulait rentrer à Darling House pour qu'elles s'installent ensemble sur le canapé du salon et visionnent l'adaptation d'*Orgueil et Préjugés* par la BBC, et elle était prête à accepter ce stage au *Sydney Morning Herald* proposé par un ami de Nora.

Peut-être sa grand-mère sentit-elle, à la façon dont Jess la serrait dans ses bras, que l'excitation de la jeune fille était sur le fil du rasoir et pouvait à tout instant basculer vers l'angoisse, car elle lui prit les deux mains et les tint fermement dans les siennes.

— Quelqu'un que j'ai connu il y a longtemps m'a dit que la peur donne accès à tous les possibles. Et je peux t'assurer, ma chérie, que tout ce qui m'est arrivé de bon, je l'ai obtenu en agissant *malgré* mes craintes. (Elle enlaça Jess

avec vigueur.) N'oublie pas que je suis là, quoi qu'il advienne, et que tu pourras toujours rentrer à la maison. Toujours.

De son poste d'observation, au Prêt-à-Manger de Heathrow, tandis qu'un nouveau groupe colonisait la table voisine, Jess griffonna ce souvenir dans son carnet. Elle était heureuse de se l'être rappelé. Cela lui permettrait de boucler son article en citant le conseil donné par Nora vingt ans auparavant. Après tout le mal qu'elle s'était donné et toute l'inquiétude qu'avait suscitée son projet Well Walk, l'idée de « Retour à Sydney », rapidement ébauchée après son coup de fil à l'hôpital la veille au soir, avait été approuvée avec grand enthousiasme, et le rédacteur en chef avait exigé l'article pour la fin de la semaine suivante. Alors même qu'elle n'avait pas encore son billet retour, Jess s'était empressée d'accepter.

En toute honnêteté, ce papier n'allait pas être difficile à écrire. Loin des enquêtes très documentées sur lesquelles elle avait bâti sa carrière, ce serait simplement un récit de voyage consacré à un lieu et à une personne qu'elle connaissait bien. Elle en avait esquissé les contours durant le trajet vers l'aéroport en énumérant quelques passages où il serait bon d'inclure des détails pittoresques et actualisés. Elle nota rapidement une sensation souvent éprouvée lors de ses précédents retours en Australie : la confusion mentale liée à un vol long-courrier, le fait de perdre un jour sur le calendrier, les jambes en coton, le vertige et

l'irrésistible envie de dormir au moment où l'on s'y attend le moins.

Jess referma son stylo et consulta le panneau des départs. Une porte venait d'être attribuée à son vol, mais un peu plus d'une heure devait encore s'écouler avant le décollage. Elle rangea son carnet dans son bagage cabine, vérifia qu'elle avait bien son ordinateur, son téléphone, son portefeuille et ses AirPods, puis se dirigea vers les contrôles de sécurité. L'homme et la femme aperçus tout à l'heure étaient encore là, remarqua-t-elle, ensemble et pourtant seuls, chacun fixant la porte déserte comme s'ils pensaient y voir leur fille reparaître à tout instant. Peut-être prévoyaient-ils d'y rester jusqu'à ce que son avion se soit envolé ; peut-être ignoraient-ils ce qu'ils allaient faire ensuite. Après avoir été si longtemps responsables d'un autre être humain, peut-être se sentaient-ils non pas libérés, mais plutôt déboussolés.

Tandis qu'elle enlevait ses chaussures et les déposait dans un bac, tout comme son ordinateur, Jess se demanda ce que Nora avait fait après l'avoir vue franchir la porte des départs, à Sydney. Pour sa grand-mère, le retour à Darling House avait dû être étrange. Jess y avait vécu dix ans avec elle, et c'était une grande maison où se retrouver seule. Depuis que Matt était parti, son logement à Hampstead lui semblait inanimé quand elle rentrait chez elle. Parfois, elle marchait sur la pointe des pieds, par respect ; parfois, elle faisait du bruit volontairement. La veille au soir, une fois rentrée après le verre avec Rachel, l'air était lentement retombé

autour d'elle, elle avait vite allumé les lampes et la télévision pour introduire un semblant de vie.

Matt et elle avaient loué cette maison lorsqu'ils avaient emménagé dans le nord de Londres, et ils y avaient goûté un bonheur sans mélange. Elle était située près du petit parc du village, dans une rue si courte et si isolée qu'on pouvait passer devant sans soupçonner son existence. Quand la propriétaire l'avait mise sur le marché, pourtant, toutes ces maisons ouvertes à la visite les avaient rendus fous. La perspective d'en acheter une avait d'abord été comme une plaisanterie entre eux. Mais plus ils en parlaient, moins cela semblait ridicule, et Matt avait finalement décidé de vendre les actions héritées de son père et ils avaient contracté un prêt très longue durée. « On ne peut pas se tromper quand on investit dans l'immobilier à Londres », s'étaient-ils dit nerveusement en lisant le montant astronomique qu'ils allaient devoir régler.

Après le départ de Matt, Jess avait continué les remboursements mensuels, et ils avaient conclu un accord complexe selon lequel elle pourrait lui racheter sa part de la maison d'ici deux ans, si elle en avait les moyens. Depuis, elle avait perdu son salaire, était devenue chômeuse, et avait principalement vécu de ses économies. Auparavant Jess estimait avoir de la chance d'habiter ce quartier ; à présent, elle éprouvait un sentiment d'imposture ; cette vie agréable qui lui paraissait jadis si solide n'étant plus qu'une illusion.

— Tu crois que ta famille pourrait t'aider ? avait demandé Rachel un soir où Jess craignait de devoir quitter la maison.

Par « famille », elle faisait référence à Nora, bien sûr, mais Jess avait secoué la tête avec une telle véhémence que Rachel n'avait pas osé insister. En vérité, Nora aurait presque certainement été prête à l'aider ; elle aurait même été ravie. Elle aimait les maisons – elle avait fondé une entreprise pour les restaurer – et elle avait été charmée d'apprendre que Jess et Matt allaient acheter, elle avait exigé des photos, des descriptions et toutes sortes de précisions. Mais si Jess l'avait sollicitée, elle aurait dû avouer deux choses que Nora ne devait surtout pas savoir : qu'elle avait perdu son emploi et son compagnon presque coup sur coup. Elle s'était donc engagée à rembourser le prêt seule.

Jess n'aimait pas avoir des secrets pour Nora, mais elle était gênée par sa situation actuelle, et elle craignait de baisser dans l'estime de sa grand-mère. Et puis, cela ne durerait pas éternellement. Elle allait bientôt tourner la page. Pour le moment, elle faisait tout son possible pour limiter ses dépenses. Ce vol pour l'Australie n'avait pas été calculé dans son budget, mais elle n'avait pas eu le choix. Lorsqu'elle avait rappelé l'hôpital, le médecin lui avait expliqué que Nora s'était réveillée l'esprit embrumé.

— Cela n'a rien d'anormal après un trauma, avait-il dit. L'IRM et le scanner ont révélé un œdème.

— Je vous appelle de Londres. J'ai réservé un vol, mais je ne savais pas si je devais le



14062

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 3 mars 2024

Dépôt légal mars 2024
EAN 9782290394854
OTP L21EPLN003582-612693

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion